

Dissertation de Culture Générale
Conception emlyon BS/HEC Paris
Session 2021

1 – Le sujet

Sans question directement posée, le sujet, « Dire l'animal », a contraint cette année les candidats à élaborer leur propre questionnement. Si le sujet a parfois déconcerté les candidats par sa forme elliptique, ils ne transforment pas toujours – loin de là – cette déstabilisation première en questionnement constructif. Il fallait en effet s'étonner de la juxtaposition par le sujet, du verbe « dire » et de « l'animal ». Si l'animal est confronté à l'acte de le dire, c'est que cela ne va pas de soi, qu'il n'est ni simple, ni évident, ni peut-être même possible, de dire précisément l'animal. Tout l'intérêt du sujet résidait dans le paradoxe, qu'il fallait identifier, d'un discours humain qui prétend prendre pour objet l'animal : tout « dire » ne rate-t-il pas son objet en parlant de l'animal si différent de nous et sans logos, lui-même muet ? Ce que nous disons de l'animalité « pour nous », est-ce bien l'animal ? Il s'agissait d'aborder la question centrale – et souvent traitée par ailleurs - de l'altérité de l'animal, par un biais sans doute plus inattendu pour les candidats. Certains, ne reconnaissant dans ce sujet rien de connu, de déjà traité, ont dévié hors-sujet et récité des connaissances hors de propos ou se sont fourvoyé en travaillant sur le fait de « parler à l'animal », dérivant même sur l'impossibilité d'une intercompréhension satisfaisante à cause du « silence des bêtes ». Cette confusion entre « dire » et « parler à » empêche évidemment le candidat de traiter le sujet.

Mais par ailleurs, le sujet a produit cette année une plus grande originalité de traitement, obligeant chacun à réfléchir à nouveaux frais au concept d'animal et nous avons pu apprécier de belles réflexions personnelles, cultivées et bien écrites.

2 – Barème, attentes du jury

Les copies les plus faibles ne cherchent pas à définir « dire ». Certaines ajoutent à un hors-sujet manifeste une orthographe défectueuse (on a pu trouver jusqu'à 60 à 100 fautes dans une même copie). Le problème est posé (sans être examiné) en 4 à 5 lignes sous une forme qui pourrait éventuellement être acceptable (peut-on parler des animaux ? dire ce qu'ils sont ?) ... pour être ensuite oublié. Ces copies ont 5 ou moins de 5 (orthographe, syntaxe et même cohérence du propos plus ou moins maltraitées).

Juste au-dessus, entre 6 et 7 : les copies proposent une définition de « dire » souvent dans un jeu de synonymies formulées de façon aléatoire et toujours dans des énumérations - parler, comprendre, « communiquer avec ». Ces propositions de synonymies ne sont pas hiérarchisées. Elles relèvent plus de la connotation ou de l'association d'idées : dire c'est « appeler », nommer, décrire, définir, « informer ». Ce sont ces copies qui rejoignent aussi vite que possible des problématiques familières : l'animal et son infériorité discutable par rapport à l'homme, la maltraitance, l'exploitation ou encore les mœurs animales que les étudiants ont eu manifestement plaisir à découvrir... Dans la mesure où il s'agit pour la copie de restituer ce que le candidat ou la candidate a appris, le sujet lui-même est assez vite oublié. Quelques arguments sont avancés et tombent parfois justes, mais en quelque sorte, là encore, « par hasard », l'ensemble ne formant à aucun moment une démonstration ou une réflexion dialectique. Assez nombreuses sont les copies de ce groupe qui proposent un renversement : « dire l'animal » est traité assez rapidement sous la forme « que nous dit l'animal ? ». Ce renversement n'est pas explicite, il relève du « jeu de mots ».

À 8-10, ce dernier lien est explicité (l'animal serait le seul à pouvoir nous dire ce qu'il est : en effet, son étrangeté, son mystère, son altérité interdirait aux hommes de pouvoir dire de façon pertinente ce qu'est l'animal. Dire l'animal ce serait donc assez souvent « parler pour » les animaux). À ce niveau, les lectures du sujet sont plus pertinentes ou déjà plus explicitement en rapport avec le sujet. On trouve surtout un effort pour que le terme « dire » soit plus précisément détaillé. Mais ces copies comportent encore des erreurs (l'animal a été créé par Dieu le 6e jour et l'homme le 7e ; Descartes écrit un Discours de métaphysique ; confusion entre Descartes et Kant, Platon est un auteur du XVIIème siècle etc.). Là encore, si certaines questions sont justement posées, c'est pour, finalement, ne pas en tirer les bénéfices et revenir à ce qui est jugé plus sûr parce que c'est su et peut être récité, avec comme unique horizon la dénonciation de la supériorité prétendue de l'homme.

Les bonnes copies se signalent d'abord par une analyse très fine du sujet, qui s'accompagne d'un respect strict de son objet. Ainsi, dire l'animal est bien analysé par ces copies comme l'étude du vocable, du discours sur l'animal, de la représentation de l'animalité que l'homme pose comme figure du rapport réflexif qu'il a avec son humanité, par la médiation de l'animal. Une copie, modeste par ailleurs, évoque à juste titre le caractère « idéologique » du « dire l'animal ». Il s'agissait bien de demander à quel instinct évaluateur de l'homme pouvait correspondre le discours qui dit l'animal. Ces copies écartent donc à juste titre les questions signalées plus haut comme hors sujet : dire l'animal, ce n'est pas parler de l'animal, ce n'est pas directement connaître ou étudier scientifiquement l'animal, ce n'est pas non plus donner la parole à l'animal pour qu'il nous « parle », ni se demander si les animaux ont un langage.

Les meilleures copies, se servant avec intelligence de Derrida dans *L'animal que donc je suis*, montrent que la généralisation *Animal*, méprisant la diversité des espèces, faisant fi des « animaux » dans leur multiplicité, avait elle-même un sens. *Dire l'animal*, disent ces bonnes copies, « n'est-ce pas en réalité définir ce que l'homme ne veut pas dire de lui ? » ; car il faut revenir au paradoxe signalé par Derrida : dans la mesure où l'homme est un animal, dans la mesure où, pour citer une bonne copie « il est impossible scientifiquement de démontrer que l'homme est un être vivant différent des autres animaux », *dire l'animal* consiste pour l'homme à exclure l'homme de son animalité, ou, réciproquement, à exclure l'animal de toute culture et de toute humanité. C'est cette négation, cette « exclusion créatrice » qu'il faut interroger, dans la mesure où elle passe par le discours, et qu'elle dénie à l'animal, le pouvoir de transcendance du *logos*.

Nous avons ainsi valorisé les copies (obtenant au-dessus de la moyenne, et jusqu'à 14 ou plus) qui ont l'intelligence de montrer que le « dire l'animal » est un concept limite, voire critique, qui n'est en rien destiné à dire quelque chose de positif des animaux, mais seulement à marquer la rupture, la scission créatrice de l'humanité dans son pouvoir de transcender le corps et la nature. « Dire l'animal, ce discours a-t-il un objet ? » demande finement une copie. Une autre copie, s'inspirant de Derrida, dit aussi « animal, ce n'est peut-être qu'un mot ».

Ensuite, parmi ces copies de bon niveau (évaluées jusqu'à 14), certaines en restent à ce constat, affirmant simplement que, puisque l'homme est le seul porteur du discours, aucun discours sur l'animal n'est possible, puisque sa réalité est précisément ce qui échappe au discours, que tout discours – même scientifique – est nécessairement un anthropocentrisme. Certaines de ces copies assimilent d'ailleurs ce discours à la destitution de l'animal en matière, en viande, en instrument, en objet, en marchandise.

Des copies encore meilleures (atteignant de 17 à 20), s'interrogent sur la raison d'être de ce discours de rupture : pourquoi ce vocable d'animal – de lui-même peu utile à description du monde des animaux – est-il si déterminant, en particulier dans l'histoire de la philosophie ? Ces copies rappellent que la philosophie a été - contrairement à la littérature - une entreprise systématique pour écarter l'animal de tout ce qui fait l'homme, le discours, la conscience, la moralité, la culture, l'art etc. Cette entreprise, que Derrida nomme « l'égo-centrisme philosophique » doit faire réfléchir, notamment à l'âge du darwinisme et des avancées de l'éthologie. Pourquoi, si l'animal est un étranger absolu, l'homme a-t-il besoin, par ce vocable *d'animal*, de marquer cette frontière avec l'humain ? Ces copies nous disent donc que l'animal n'est pas simplement une figure de l'altérité, mais qu'il marque un effet de seuil : pour l'homme, il est *son* altérité propre, celle qu'il doit, en permanence, dépasser pour être l'homme qu'il est. Dire l'animal, c'est peut-être dire cet indicible à partir duquel l'homme doit se démarquer. L'animal n'est certes jamais le sujet de son propre discours, mais il est le projet de tout discours sur l'humanité de l'homme.

De ce point de vue très intéressant, certaines copies font un usage remarquable de la phénoménologie pour montrer la dimension dialectique de la question : si le silence des animaux nous « parle », si du moins il fait sens sans jamais devenir discours, c'est que ce « silence » est tout autre chose que le comportement mécanique de la machine, ou l'instrument informationnel et réactionnel des béhavioristes ; l'animal ne peut être réduit à l'organique, puisqu'il est motricité et comportement. L'animal n'est pas simplement un corps-matière – un corps machine - mais un ensemble de comportements qui font sens, qui font monde – un monde peut être plus pauvre, plus restreint que le nôtre – en fait nous n'en savons rien – mais un monde qui manifeste une certaine capacité d'intériorité, un certain pouvoir de constitution qui ne passe pas par la conscience, mais qui est pourtant irréductible aux mécanismes réflexes. Et si, demande une copie, le silence de l'animal nous faisait signe vers un autre rapport à la nature et à l'expérience ? Si l'animal était cette intériorité plus spontanée, plus instinctive, et par conséquent plus immédiatement liée au milieu, manifestant une forme d'adéquation au monde dont l'homme, devenu conscience et discours, serait définitivement privé ? Nous avons trouvé une très bonne copie qui évoque un texte de Merleau-Ponty dans *Causeuses* et qui utilise cette référence dans ce sens. Cessons de considérer le corps de l'animal comme une matière privée de discours ; prenons-le plutôt comme la capacité d'être un rapport au monde signifiant sans discours, un sens immanent et originel.

Ces quelques copies remarquables concluent généralement que dire l'animal comme figure limite, figure de rupture, nous éloigne finalement de notre propre humanité. Et de rendre un hommage appuyé à la littérature, moins coupable selon elles d'avoir dressé, entre l'homme et l'animal, la frontière infranchissable du discours.

3 – Remarques de correction

Les plans adoptés sont – cette année, et du fait du caractère inattendu du sujet – très divers. Nous avons trouvé moins de traitement « type » et nous avons pu souvent apprécier l'effort de considérer le sujet pour lui-même et de le penser vraiment : même si l'approche est maladroite, elle est (plus souvent cette année) personnelle et originale. *A contrario*, le caractère déconcertant du sujet conduit quelques copies à annoncer un plan complètement hors-sujet, comme si le candidat se tournait par panique vers une question déjà traitée par lui. Une copie traite ainsi « de la difficulté de la reconnaissance de l'animal par l'homme » et oublie complètement le « dire » présent dans le sujet (cette copie reconnaît d'ailleurs que « le sujet se rapproche partiellement de cette idée » !). La plupart des hors-sujets dérivent vers la question des droits des animaux (beaucoup mobilisent Bentham, Regan ou Singer pour étayer "ce droit des animaux" mais les candidats peinent à articuler ces théories à la question d'un dire par délégation), celle de l'infériorité des animaux par rapport aux hommes, ou même vers la définition de l'animal comme une « machine », comme si les candidats se rassuraient en produisant des connaissances bien connues et qu'ils maîtrisent. Attention toutefois : la considération d'une définition de l'animal comme « sujet de droit », comme « inférieur » ou comme « machine » pouvait être articulée à un raisonnement qui interrogeait un véritable « dire » (qui s'intéressait par exemple à l'évolution de ce que nous disons sur l'animal, de l'affirmation qu'il est une machine au discours contemporain antispéciste) : dans ce cas la copie répondait bien aux exigences attendues du traitement du sujet.

Certains plans proposent bien un traitement pertinent du sujet dans deux parties sur trois, mais digressent dans une de leurs parties, le plus souvent en inversant la question et en demandant si les animaux parviennent, eux, à dire quelque chose (parlent-ils ?) Trop de copies cèdent à la tentation de ce renversement facile qui consiste à pivoter de « dire l'animal » à « ce que l'animal nous dit ». Ainsi, une copie produit le plan suivant : dire l'animal, c'est le définir et produire des connaissances sur lui (1) mais le discours humain peut être anthropomorphique (2) puis dérive vers la question : y a-t-il un langage animal ? (3).

Même s'il y a une grande diversité de plans, une organisation des idées revient un peu plus souvent : Seul l'homme peut dire l'animal, et il le fait de différentes manières - certaines copies insistent sur le discours scientifique qui objective l'animal (1) ; mais les discours sont le plus souvent anthropomorphiques et disent plus sur l'homme que sur l'animal (2) ; pour dire l'animal lui-même, il faut écouter les animaux, apprendre à les connaître (3). Certains plans ont inclus la référence à Derrida et se présentent ainsi : seul l'homme peut dire l'animal et il le dit de différentes manières (1) mais le concept d'animal au singulier est trop vague et général (2) il faut s'attacher à comprendre les animaux pour tenter d'en dire quelque-chose (avec une variante : dire les animaux c'est produire un discours qui « se met à leur place » et met en cause leur infériorité, parle vraiment d'eux) (3). D'autres copies incluent, non la discussion sur le singulier de l'animal mais entendent par « dire » : « parler pour lui ». L'organisation suivante était ainsi tout-à-fait acceptable : dire l'animal c'est l'expliquer, produire un discours de connaissance (1), mais c'est surtout pour l'homme se dire, et se rassurer par des discours anthropomorphiques (2) alors que dire vraiment, c'est parler à la place des animaux, qui eux ne le peuvent pas (3). Ou encore (autour de la problématique : parler des animaux, est-ce se rapprocher d'eux ?) : parler des animaux, c'est leur attribuer une place : les classer en les étudiant, les objectiver (1), c'est leur faire dire des choses : dire à leur place / pour eux (2), c'est finalement déployer la fascination que l'on a pour eux (3).

Tout questionnement qui se fondait sur une analyse du sujet pertinente, l'interrogeant dès l'introduction et continuant à le faire au fur et à mesure du développement, a été valorisé.

4 – Conseils aux futurs candidats

1) Nous devons insister, encore cette année sur l'exigence d'une langue correcte, sinon élégante. L'orthographe est un paramètre d'évaluation important dans l'esprit du correcteur. Citons pêle-mêle et à titre d'exemples, un certain nombre d'erreurs, d'utilisations fautives : Les accents sont malmenés et souvent omis. Les candidats ont beaucoup de difficultés à stabiliser les marques du masculin et du féminin sur un certain nombre d'adjectifs. On trouve dans des copies parfois sérieuses des emplois aberrants d'un lexique qui paraît assez familier aux candidats eux-mêmes (à tort, manifestement) : on est gêné de voir affirmer à tout bout de champ ce que Nietzsche (par exemple) « prône » et même qu'il « nous prône » que... La maîtrise d'un lexique courant à l'écrit n'est pas toujours assurée — y compris dans des copies correctes : ainsi de l'inéquitabilité (sic), une vie descente (sic), l'hora (pour l'aura) ; on peut s'étonner également de cette formulation : « Darwin avec son darwinisme » ...

Nous insistons : une copie sans inadvertance orthographique ou syntaxique est rare, ce qui la met d'emblée à part. Très souvent d'ailleurs, cette rigueur dans la graphie est accompagnée d'une rigueur dans la lecture du sujet et dans l'agencement des références.

2) Nous tenons à attirer l'attention des candidats sur le fait qu'il ne **faut pas** indiquer entre parenthèse le chiffre ou la lettre qui désigne le paragraphe dans le plan. Cet usage contestable s'installe peu à peu dans les esprits semble-t-il, mais ces plans énumératifs n'ont jamais permis à personne de travailler sur un sujet en approfondissant sérieusement ses enjeux et donne le plus souvent une apparence mécanique à la progression du devoir. Il est préférable d'annoncer le plan de façon interrogative et de reprendre le contenu des parties et sous-parties au fil du devoir, là encore sous forme de questions. Dans le même ordre d'esprit, il est déconseillé de donner un résumé numéroté d'une partie au début de celle-ci. Cette méthode est fort contreproductive, car elle laisse penser que la forme gouverne le contenu. Une progression doit au contraire laisser découvrir sa propre règle au fur et à mesure en avançant.

3) Nous rappelons qu'il convient de souligner le titre d'une œuvre sans l'encombrer d'étranges guillemets, à l'exception des articles ou des titres de chapitres. Il convient d'ajouter un article : dans **la** Critique de la raison pure, Kant... ; dans **ses** Essais, Montaigne... ; au chapitre 6 de la seconde partie **du** Traité des animaux, Condillac... ; il faut souligner les termes et les locutions étrangers : a fortiori, logos, agôn.

4) Enfin, le conseil principal reste toujours celui de l'attention portée à l'énoncé du sujet, à sa compréhension claire et précise comme à l'effort de le problématiser. C'est le souci de remplacer la restitution d'un cours par une réflexion plus risquée sur les questions que le sujet appelle, en une aventure de la pensée dans laquelle le sujet donné cette année invitait particulièrement à se lancer.